LES TAMBOURS DE TILSITT

Nouvelle.

Le général de brigade Dorsenne, major-colonel des grenadiers à pied de la garde impériale, stationnés à Tilsitt, en Prusse, fit porter au rapport du régiment l'ordre suivant : *Aujourd'hui, 6 juillet 1807, la 2e et la 3e compagnie du premier bataillon prendront la garde d'honneur au quartier général impérial à dix heures du matin.*

En conséquence, les capitaines Castillon et Pailhès, aides de camp du général Dorsenne, passèrent dans les cantonnements afin de veiller à l'astiquage des habits, des buffleteries et des armes. Il fallait, en effet, plus que jamais se montrer à la hauteur des circonstances. Il s'agissait de prouver que l'armée française était aussi magnifique après la paix que pendant la guerre. Le régiment s'était bien comporté dans les neiges sanglantes d'Eylau et sous les sapins désolés de Friedland. Maintenant, le canon se taisait Les sabres étaient rentrés au fourreau. On était réconcilié avec les Prussiens vaincus. On fraternisait avec les Cosaques battus. Ce n'était pas une raison pour négliger le fourniment. Au contraire, les grenadiers de l'Empereur devaient donner l'exemple de la bonne tenue et continuer d'être les premiers soldats du monde.

Donc, à l'heure dite, les bonnets à poil et les plumets rouges, correctement alignés, tambours battants, clairons sonnants, défilèrent, au pas accéléré, dans les rues de Tilsitt. Les bourgeois de la ville, les bourgeoises, les servantes accouraient au seuil des portes, se penchaient sur l'appui des croisées. L'auberge de l'Aigle-Noir était remplie de paysans qui regardaient. La grande maison de bois qu'habite M. le Bourgmestre était peuplée de curieux et de curieuses. Pourtant, les gens de Tilsitt auraient dû être las de voir passer des militaires. Un quartier de leur ville était occupé par l'armée française. Les Russes faisaient l'exercice dans un autre quartier. Le troisième quartier appartenait aux Prussiens. Du matin au soir ce n'étaient que sonneries de clairons, appels, contre-appels, parades et revues. Le pays aux alentours, sur les deux rives du Niémen, était couvert de tentes et de bivouacs. Infanterie, cavalerie, chasseurs, dragons, hussards étendaient au loin, sur la plaine, leurs piétinements et leurs galopades. Tous les villages, les plus humbles hameaux, resplendissaient d'uniformes, d'épaulettes, de galons et de panaches. On voyait à dix lieues à la ronde des costumes de toutes les couleurs. Les dolmans noirs des hulans prussiens voisinaient avec la pelisse blanche des hussards français. Les chevaliers-gardes de l'empereur Alexandre circulaient bras dessus bras dessous avec les guides de l'empereur Napoléon. Un camp de Baskirs était établi au bord du fleuve, et les promeneurs téméraires qui s'aventuraient parmi ces huttes, pouvaient voir des espèces de sauvages affublés d'oripeaux et munis d'arcs et de flèches... Les vedettes du maréchal Davout touchaient les grand'-gardes du maréchal Bennigsen. Ce rendez-vous d'hommes armés donnait aux habitants de Tilsitt l'occasion de faire des comparaisons intéressantes.

— Oh! disait l'aubergiste de l'Aigle-Noir, en voyant passer les grenadiers du général Dorsenne, ceux-ci, en vérité, sont bien plus beaux que les Prussiens.

— Le fait est, répliquait le rabbin Salomon en retirant de sa bouche une énorme pipe, le fait est qu'ils marchent plus droit et qu'ils ont l'air plus fiers. L'autre jour, j'ai vu la garde prussienne à la porte du roi. C'était triste. Les factionnaires étaient appuyés sur leurs fusils ou adossés à la muraille Ah! on voyait bien que ces soldats avaient été battus et rebattus...

— Voyons, rabbin, interrompit un étudiant de l'Université de Kœnigsberg, reconnaissable à sa toque et à son écharpe, les cheveux drus, les yeux durs, les épaules carrées, — voyons, rabbin, ne dites pas de mal des troupes de notre roi Frédéric-Guillaume. Les Prussiens sont battus. C'est possible. Mais ils prendrout leur revanche, avec l'aide de l'Allemagne tout entière..

— Eh! eh! reprit le rabbin, en riant d'un petit rire sec, nous ne devons pas oublier ces paroles de Gœthe : « *Secouez vos chaînes tant que vous voudrez; Napoléon est trop fort pour vous; vous ne les briserez jamais. Vous ne ferez que les enfoncer plus profondément dans votre chair...* »

— Taisez-vous, rabbin, j'ai cru comme vous que Napoléon était un héros providentiel, un homme de fer, un vrai Prussien... J'avais pensé qu'une mission divine lui était assignée. Mais j'ai changé d'idée. L'Empereur sera perdu par l'orgueil. Il veut rayer la Prusse de la carte de l'Europe. Mais aucune puissance, pas même la sienne, ne peut supprimer les nations qui ne veulent pas mourir. Napoléon est le grand ennemi de notre patrie...

Le rabbin, effaré, fit mine de se retirer. L'étudiant le retint par la manche et lui dit tout bas, les dents serrées, les lèvres pâles :

— Oui, la Prusse a une mission en Allemagne. Notre pauvre pays de sablières et de marécages verra fleurir le renouveau de la liberté. L'armée prussienne ressemble à un arbre aux antiques racines : les orages ont pu le tirailler et le dépouiller de ses branches, mais il grandira, fort et superbe. Il couvrira l'Allemagne et la France de ses branches reverdies...

Cependant, la musique de la garde emplissait de vacarme la grande rue qui descend vers le Niémen.

En tête marchait un magnifique tambour-major, coiffé d'un chapeau à panache tricolore, vêtu d'un habit bleu-de-roi, brodé d'or sur toutes les coutures, et d'un pantalon en peau de daim étrangement collant. Sa main gauche, gantée de blanc, était superbement appuyée sur la poignée d'un sabre qui pendait à un baudrier de velours rouge. D'un agile mouvement de la main droite, ce bel homme faisait tourner, en de savants moulinets, une grande canne à pomme d'or. Ensuite venaient seize tambours, dont les baguettes avec un art infini et une symétrie parfaite, détaillaient le *rrra*, le *ffla* et le *rataplan*. Les musiciens, coiffés de chapeaux bicornes à ganse d'or et chaussés de bottes molles, soufflaient si fort, dans leurs instruments de cuivre, qu'ils en avaient les joues toutes gonflées. L'un d'eux secouait des clochettes au bout d'une hampe. Un autre allongeait en mesure les coulisses d'un long trombone. Un autre avait adapté à ses lèvres l'embouchure d'une trompette en forme de serpent. Un nègre, en riant, faisait retentir des cymbales. Un enfant de troupe, marchant en serre-file rythmait la musique, en cadence par un petit tintement du triangle, tandis qu'un gros bonhomme, sanglé dans un gilet trop étroit, s'essoufflait à taper sur une grosse caisse.

Deux officiers à cheval précédaient les compagnies. L'alignement des rangs et des files était si correct, qu'on voyait s'avancer en même temps toutes les pointes des guêtres noires à boutons jaunes. Les moustaches grises des grenadiers avaient une expression farouche et martiale, sous l'édifice du haut bonnet à poil enfoncé jusqu'aux yeux. Les vieux de la Grande Armée se redressaient fièrement, malgré le poids du sac. Quelques-uns de ces habits bleus, usés par la victoire, étaient surchargés de chevrons, insignes glorieux des campagnes et des services. L'arme au bras, ces admirables soldats s'avançaient, d'une allure calme qu'on sentait irrésistible. Les épaulettes rouges brillaient joyeusement au soleil. Une belle lumière d'été avivait la blancheur des buffleteries, l'éclat des boutons de métal, les cuivreries des fusils, des briquets et des gibernes... Au-dessus du scintillement des baïonnettes, les trois couleurs de France scintillaient dans la clarté du ciel, sous l'envergure triomphale de l'aigle d'or.

Quand le détachement fut arrivé à cinquante pas de la résidence impériale, le commandant fit mettre les grenadiers au port d'arme. La garde descendante était rangée devant la porte. Les tambours et les clairons des deux gardes battirent et sonnèrent aux champs.

Le chef de bataillon Lonchamps, commandant de la garde montante, s'avança vers le chef de bataillon Bodelin, commandant de la garde descendante. Les deux officiers se saluèrent de l'épée.

— Rien de nouveau? dit l'un.

— Rien de nouveau, répondit l'autre.

Les gamins de la rue regardaient, bouche bée, cette magnificence de geste qui ennoblit les moindres gestes de la vie militaire.

Après le départ de la garde descendante, le commandant Lonchamps fit faire demi-tour à ses grenadiers. Les baïonnettes furent remises au ceinturon. On rompit les rangs. Les hommes entrèrent au poste, placèrent leurs fusils au ratelier, débouclèrent leurs sacs et ôtèrent leurs bonnets d'oursin. Et bientôt on n'entendit plus, dans la rue redevenue déserte, que le pas monotone et régulier des sentinelles.

Les grenadiers, dans le corps de garde, causaient. Des groupes se formaient.

— Eh là-bas! la coterie, s'écria le sergent Gervais, en s'adressant au tambour Morlin et au clairon Muller, sait-on où c' qu'est allé le P'tit Caporal au jour d'aujourd'hui ?

— A c' qu' i paraît, sergent, répondit Muller, qu'il a été se promener avec l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

— Se promener! Se promener! grommela le sergent. Alors tu crois que le P' tit Caporal se promène comme ça, la canne à la main, et qu'il perd son temps comme qui dirait un muscadin aux Tuileries.

— Oh! vous savez, sergent, pour ce que j'en dis!... Après ça, il a peut-être été passer une revue!

— Oui, appuya le clairon Muller. Des revues, il en passe tous les jours. Et pas seulement des revues de Français! Mais des revues de Prussiens, des revues de Russes...

— Ah! ça, interrompit Rouget, fourrier de la 2e du 1er, est-ce que nous allons faire la paix, maintenant? Est-ce que le Petit Caporal ne se fâchera pas? Est-ce qu'il ne mettra pas son lampion de travers? Est-ce que nous ne ferons pas une autre campagne?

— Le fait est, reprit un grenadier, que si le Petit Tondu s'arrête maintenant, ça n'est pas du jeu. Moi, il me faut les galons de sergent.

— Et moi, dit un autre, je comptais sur la croix. Si on s'arrête maintenant, plus moyen!

— Ah! soupira le tambour-major, du ton d'un homme qui est satisfait de la vie, vous n'êtes pas raisonnables, vous autres! Vous voulez tous le bâton de maréchal.

La conversation allait ainsi, tantôt languissante, tantôt vive. Et chacun de ces braves disait son mot.

Tout à coup, la sentinelle devant les armes appela le poste de toute la force de sa voix. Les grenadiers

(1) Les soldats de l'empereur Napoléon appelaient ainsi son chapeau historique.

eurent à peine le temps de sortir, de s'aligner devant la résidence impériale, et de mettre la baïonnette au canon.

Au bout de la rue, deux chasseurs à cheval en grande tenue, kolback noir, flamme amarante, plumet rouge et vert, dolman vert à tresses orange, pantalon de peau jaune, pelisse écarlate fourrée de gris, signalaient l'approche du cortège impérial.

Bientôt le pavé retentit sous le piaffement d'une nombreuse cavalcade.

Le peloton des chasseurs était suivi par une compagnie de mamelouks. Ces pittoresques cavaliers, ramenés d'Égypte par le général Bonaparte, galopaient sur des petits chevaux arabes très fringants et harnachés d'ornements de toutes les couleurs. Les mamelouks défilaient, dans les parades, sans aucun alignement, et s'amusaient à gesticuler avec leurs sabres courbes. On admirait leurs turbans blancs, leurs aigrettes ornées de pierres précieuses, leurs caftans verts ou roses, leurs pistolets damasquinés.

Cette vision, sous le ciel pâle du Nord, évoquait les mirages féeriques de l'Orient et décorait de splendeurs lumineuses l'aspect un peu morne de Tilsitt.

L'Empereur parut, chevauchant botte à botte avec le tzar. Il portait, ce jour-là, l'uniforme de colonel des chasseurs à pied de sa garde, le frac bleu, les épaulettes d'or, la veste blanche, la culotte blanche et les bottes à l'écuyère, Le grand cordon de la Légion d'honneur barrait de rouge les revers blancs de son habit, *la plaque d'argent* de l'ordre impérial brillait au côté droit de sa poitrine. Il était coiffé, comme à l'ordinaire, d'un petit chapeau bicorne en castor noir, sans bordure ni galon, orné seulement d'une petite cocarde tricolore soutenue par une ganse de soie noire. L'Empereur avait l'air gai. Il montait Marengo, son cheval préféré. D'un mouvement nonchalant, volontairement abandonné, il laissait flotter sur le col de la bête les rênes d'or et de soie.

Napoléon se tournait de temps en temps vers son ennemi de la veille devenu son ami, et lui parlait d'un air affable, en souriant. Il parlait assez fort, car le tzar avait l'oreille un peu dure.

L'empereur Alexandre Ier était un grand jeune homme de belle mine gracieuse et d'allure élégante, avec quelque chose de calme et de triste dans la physionomie et dans les gestes. La tenue sévère et martiale du régiment Préobajenski semblait un peu trop belliqueuse pour sa taille mince et son allure quasiment féminine. Il maniait avec grâce un superbe cheval blanc de l'Ukraine. Il avait plutôt l'air d'un charmant officier que d'un puissant monarque.

Quand les souverains arrivèrent à la hauteur de la garde d'honneur, le chef de bataillon Longchamps commanda : « *Portez armes!... Présentez armes!...* » Le tambour-major leva sa canne. Les tambours battirent aux champs.

Derrière les deux empereurs, un troisième cavalier, fort mal équipé, cheminait, tant bien que mal, sur une bête rétive. Il suivait de si loin Napoléon et Alexandre qu'il se confondait presque avec le splendide état-major où brillaient Murat, grand-duc de Berg, et le major-général Berthier, prince de Neufchâtel. Son uniforme sombre était éclipsé par les charmarrures théâtrales de Murat, et même par les insignes moins emphatiques du maréchal Berthier. Cet homme, maigre et pâle, mal assis sur un cheval disgracieux, portait une tunique verte et une casquette plate...

Lorsqu'il passa devant la garde, les baguettes des tambours continuaient à faire retentir la batterie triomphale qui annonce l'approche des princes souverains et des généraux en chef.

Le tambour-major, clignant de l'œil, baissa légèrement sa canne, et grommela dans sa moustache, de façon à être entendu par les grenadiers goguenards :

« Tapez pas si fort, nom d'un tonnerre ! ça n'est qu'un roi ! »

GASTON DESCHAMPS.

LES CONGRÈS DE L'EXPOSITION

Le patronage des libérés.

Sarah Martin était une petite femme dépourvue de charmes physiques et de ressources pécuniaires. Mais elle était laborieuse et, depuis l'âge de quatorze ans, elle gagnait sa vie comme couturière. Le dimanche, elle se plaisait à vivre au milieu des pauvres, dans un de ces *Workhouses*, si nombreux en Angleterre. Elle consolait les malheureux, cherchait à les instruire, soignait et guérissait les malades.

Un jour, elle demanda au geôlier de la prison de Yarmouth de la laisser entrer pour qu'elle puisse s'entretenir avec une prisonnière, dont on lui avait parlé. Elle y mit tant d'insistance, qu'après plusieurs refus, elle obtint ce qu'elle désirait tant. Elle vit la malheureuse femme, et le bien matériel et moral qu'elle sentit lui avoir fait, décida de sa vocation. Elle résolut de se consacrer au relèvement des prisonnières et des prisonniers.

Elle avait alors trente et un ans. Pour pouvoir pénétrer régulièrement dans les prisons, elle eut l'idée de procurer du travail d'abord aux femmes, puis aux hommes. « En 1823, dit-elle, une personne charitable me remit 16 francs et une autre 25 francs pour en faire usage dans l'intérêt des prisonniers. L'idée me vint d'acheter du linge à layettes et je me